

La construction de l'identité collective et individuelle face à la misère ouvrière dans *Les Thibault* de Roger Martin du Gard

Fathéya Al-Fararguy

Faculté de pédagogie-Université de Tanta

Chercheur associé (ex) UMR 8132 du CNRS-France

DOI:

Nous nous efforcerons de montrer comment l'identité ouvrière est traitée sur deux versants: collectif et individuel dans l'œuvre de Roger Martin du Gard. Pour ce faire, deux questions se posent: l'identité des masses mène-t-elle à la reconstruction d'une société nouvelle? La femme ouvrière possède-t-elle la même identité que l'homme ouvrier?

I. L'identité face à la condition ouvrière et à la distribution des capitaux

La problématique sociale de la condition ouvrière et du monde capitaliste est traitée dans *Les Thibault* selon plusieurs registres: d'abord à travers un débat idéologique entre les deux fils Thibault, ensuite d'après les souvenirs de personnages touchés par la misère ouvrière, enfin par le renoncement de Jacques Thibault à son héritage de riche et sa recherche d'emploi pour gagner sa vie.

Dans sa lettre à Jean-Richard Bloch datée du 8 avril 1935, le romancier archéologue avoue ce qu'il doit à ses études à l'École des Chartes¹.

Il a une première préoccupation: la mise en scène de la notion des «droits de l'homme». Il reste intensément préoccupé par la notion du "mal du

siècle": «je dirais que c'est la peur de la liberté intellectuelle, l'horreur du doute, le besoin de s'en remettre à une idéologie collective. Notre jeunesse, notre monde occidental, sont en mal d'engagement»².

Ainsi, dans le roman, Jenny, la bourgeoise, enlève ses gants et s'engage avec sa mère dans des projets d'aide humanitaire durant la guerre, elle écoute, réfléchit et arrive à changer de point de vue, percevant "les cloisons de classes" et prenant conscience de son enfermement dans un esprit bourgeois.

Selon les remarques formulées par Henri Mitterand dans *L'illusion réaliste de Balzac à Aragon*, on entrevoit ici, l'existence d'une sociocritique du dialogue.

Plusieurs questions se posent: quels sont les personnages qui détiennent le pouvoir de la parole? Quels sont ceux qui viennent à la conquérir sur d'autres? Quelles relations interpersonnelles, ou inter-collectives dans le roman permettent de considérer l'usage de la parole, donc du fonctionnement du dialogue?

Dans les différents débats, Jacques occupe la place centrale, ce qui arrive à convaincre Jenny. Il n'a pas

pu construire «une image positive de soi» sur le plan du support identitaire significatif¹. Mais, c'est presque à la fin de l'œuvre que son avis est reconnu. Le dialogue-conversation met en scène une vision plus profonde des sujets traités.

A notre avis, l'engagement de Jacques, bourgeois qui pénètre dans plusieurs milieux ouvriers, transmet une image efficace et approfondie de la vie ouvrière. Ceci montre que tous les aspects de la vie sociale sont traités avec un réalisme de grand observateur: «Je suis capable, disait R.M.G., de rester très longtemps derrière un volet pour observer quelqu'un qui ne se doute pas qu'on le voit»³.

D'après l'étude de *Roman à l'œuvre* d'Henri Mitterand, le décodage de la condition de la misère ouvrière suppose qu'on en dégage différents niveaux. On peut en distinguer au moins quatre dans le roman:

- Celui du vécu immédiat des personnages qui vivent la misère de leur condition.
- Celui du vécu du propriétaire de l'usine et comment est sa fin.
- Celui d'un bourgeois qui mène la vie d'un ouvrier et devient un véritable témoin.
- Enfin celui du texte en tant que discours de l'auteur qui transmet au lecteur l'image de ce monde.

Néanmoins, Claude Roy constate «la surprenante absence, dans cette épopée historique, du peuple»⁴.

Nous ne partageons pas ce point de vue, car Martin

du Gard examine les conditions difficiles des ouvriers et décrit l'image du peuple écrasé par le poids de la guerre. D'ailleurs, le 30 novembre 1936, il explique au colonel Emile Mayer le projet social de son œuvre: «L'effort que j'ai fait dans cet *Été 1914* pour aborder les problèmes sociaux a été le plus ingrat, le plus pénible, que j'aie jamais eu à faire au cours de ma vie»⁵.

Dans son livre *La crise identitaire*, Claude Dubar constate que depuis les origines de la pensée philosophique, la notion d'identité «polymorphe et boulimique » peut être réparties en deux grands types de positions: essentialiste et nominaliste. L'essentialisme reposant sur «la croyance en des "essences", des réalités essentielles, des substances à la fois immuables et originelles (...) La permanence dans le temps, c'est ce qu'on a pu appeler la mêmété et elle est ici conçue comme une réalité "en soi"»⁶.

Mais comment peut-on qualifier ces essences, ou définir ces permanences ? «il faut les rattacher à ces "catégories", des genres qui regroupent tous les êtres empiriques ayant la même essence. Chaque catégorie définit le point commun "essentiel" de tous ceux qu'elle regroupe»⁷.

L'existence réelle de ces catégories «garantissent la permanence des êtres, de leur mêmété». L'identité se forme ainsi d'une «double opération langagière: différenciation et généralisation»⁸. En un mot, l'identité est la différence et l'appartenance communes.

C. Dubard veut, par la deuxième position "nominaliste" ou "existentialiste" distinguer entre: "identité pour autrui" : les identifications attribuées par les autres et "identité pour soi". Les formes identitaires naissent de la relation entre ces deux processus d'identification. L'identification par et pour Autrui et l'identification par et pour soi; ces deux types de catégorisation peuvent se coïncider «Ils peuvent aussi totalement diverger, par exemple lorsque quelqu'un se définit lui-même avec des mots différents des catégories officielles utilisées par les autres»⁹.

Identité ouvrière face au capitalisme

Le prolétariat est au centre de la lutte des classes. Lucette Levan-Lemesle indique que le prolétariat occupe une grande partie de la société. En l'occurrence, la critique du capitalisme met en lumière la condition ouvrière. Observons dans le roman, Jacques, qui décrit ce monde comme: «capitaliste», «in-dé-fen-dable!». Dans ce monde les rapports sont «absurdes, inhumains!» et le travailleur «est réduit à zéro!» car l'unique intérêt de tous est de «s'enrichir!». C'est l'argent qui domine par son «pouvoir monstrueux» et trompe «l'opinion par une presse à leur solde, et asservissent l'État lui-même!»¹⁰.

Dans sa lettre datée du 22 novembre 1935, Martin du Gard insiste sur l'importance de l'abolition du capitalisme pour mettre fin à l'intolérable état de guerre permanent entre les patrons et les salariés,

entre les patrons eux-mêmes, entre les producteurs et ceux qui vendent les produits, les marchands et les consommateurs. Rappelons, à cet égard, comment l'auteur des *Thibault* démontre son raisonnement à André Gide envers le capitalisme qui égale guerre: «Parce que, en gros, dans le système capitaliste les conflits entre les puissances qui dirigent les nations sont exactement la réplique amplifiée des relations de lutte qui mettent aux prises les individus...»¹¹.

Quant à sa position vis-à-vis du communisme, l'auteur ne s'engage pas. Cette "*nouvelle religion*", qui a tenté des intellectuels de ce temps et surtout son ami Gide, n'a trouvé en Martin du Gard que son rejet¹². Jean-Pierre Lapierre rappelle que l'année 1920 est celle de la naissance en France d'un communisme organisé. Ce courant est désigné comme la plus grande religion athée du XX^e siècle qui «aura été émaillée d'autres liturgies politiques ou religieuses où la Grande Guerre est en quelque sorte exorcisée»¹³. René Remond insiste sur ce sujet en indiquant que «le communisme a certainement été l'exemple le plus achevé de religion séculaire»¹⁴. Dans *Les Thibault*, les mots en «...isme» occupent une place non négligeable. Mais cette terminologie ou ces «mots passe-partout» évoque la méfiance de Jacques.

L'identité face au communisme

Gide exprime le point de vue de Martin du Gard en proclamant que l'individualisme et le communisme

sont «des adversaires inconciliables», «c'est l'eau et le feu»¹⁵; l'explication suivante élucide leurs attitudes: «l'acceptation même du collectivisme est, pour Martin du Gard, une sorte de démission; il la critique chez Gide, dès 1933, en observant que c'est l'individualisme qui requiert le courage, l'effort, et parfois l'héroïsme, tandis que l'adhésion au collectivisme est une attitude de facilité et d'abandon»¹⁶.

Martin du Gard pense que les communistes sont vraiment les héritiers du marxisme: «Il estime qu'ils seraient mieux inspirés de se libérer du joug de cette doctrine vieillie, pour déterminer sans à priori quelle sorte de révolution serait vraiment souhaitable pour les démocraties occidentales, et réellement adaptée aux réalités économiques et sociales d'aujourd'hui»¹⁷. Pour ce qui est de Jacques, il se méfie du parti communiste parce qu'il pense que ce parti ne permet pas de critiquer librement.

La recherche d'une nouvelle identité

Le romancier reste plus optimiste pour l'avenir de la classe ouvrière, comme l'indique son personnage Jacques. Pour cette raison, il s'intéresse beaucoup à ses problèmes et aux possibilités d'en sortir: «Le prolétariat n'a plus, Dieu merci, la passivité de jadis! Il n'acceptera pas que les classes possédantes, par leur cupidité et leurs divisions, l'entraînent dans une catastrophe dont il ferait une fois de plus les frais» (*L'Été 1914*, p. 160).

Dans *Les Thibault*, nous retrouvons un mécanisme social et une classification des capitalistes et des travailleurs. Ce n'est pas seulement la nature du travail qui est «révoltante», mais «les conditions faites au travail» qui attirent l'attention de Jacques sur l'exploitation de la classe ouvrière. Il constate deux catégories: «une petite élite bourgeoise de gens riches, les uns compétents et laborieux», «les autres oisifs, et parasites; élite, qui possède tout, dispose de tout, occupe tous les postes de commandement, et accapare les bénéfices, sans en faire profiter la masse» (*L'Été 1914*, p. 156).

Ce déséquilibre entre la classe bourgeoise et la classe ouvrière dénonce la société de cette époque. Le grand fossé entre les hommes capitalistes, décrits comme «oisifs et jouisseurs, engraisés de la sueur du peuple et sablant le champagne avec des filles de joie» et le travailleur qui «ne profiterait en rien de la production du monde moderne», souligne la misère ouvrière en mettant en lumière ceux qui profitent: les grands industriels et les grands banquiers.

C'est à travers la discussion de Jacques et d'Antoine que la question de l'exploitation de l'argent gagné depuis des générations par le capitaliste est critiquée. Le fait que l'argent ne travaille que pour son propriétaire forme le summum de cette injustice. Par conséquent, l'insistance mise sur certains éléments conduit au raisonnement suivant sur le fonctionnement du capital: «La société des profiteurs, grâce à

l'invention diabolique de la Banque, a trouvé un subterfuge perfectionné pour s'acheter des esclaves, et les faire trimer pour elle!» (*L'Été 1914*, p. 157).

De plus, le progrès industriel accroît l'autorité des capitalistes. Durant les cinquante dernières années, le progrès industriel n'a été utilisé que pour accroître l'autorité des capitalistes. Selon Jacques, avec la fin du système capitaliste, l'asservissement, l'exploitation finiront, parce que tout dépend de l'appétit de possession des exploités.

Dans une perspective sociologique de l'identité, Hervé Marchal définit cinq types d'engagements identitaires: significatif, catégoriel, commun, matériel et existentiel auxquels correspondent des types de supports identitaires. (H. Marchal, p.76) Le vécu immédiat des personnages qui vivent cette misère d'après H. Mitterrand représente ce que Marchal désigne par les engagements significatifs du «micro-monde» identitaires des interactions qui représentent un «support identitaire» fréquenté régulièrement.

Exemples de la révolte identitaire collective

Citons celui d'une pauvre famille de Marseille composée de six personnes, dont l'aîné, Le Quilleuf, nous fait entendre un discours qu'il tient sur les circonstances de sa vie qui se résument par les mots suivants: «Le froid, la faim, l'injustice, l'envie, la révolte». Il décrit et interprète sa vie matérielle: ils habitent à l'Estaque¹⁸. La formation

de l'identité d'un enfant issu de la pauvreté et face à des parents déprimés. Le père roulant des tonneaux sur les quais du port fait trembler toute la famille: «Pas même du rata chaud une fois par jour! (...) Jamais un bon morceau, jamais une bonne parole, jamais une distraction, jamais rien» (*L'Été 1914*, p. 43). Malgré sa maladie, la mère qui «comptait sou à sou», fait «des ménages en ville» et le fils travaille pour aider la famille. D'un autre côté, la vie des adolescentes est difficile.

Cette insertion significative de scènes sociales concrètes produit une sorte de tension. Cette misère a implanté chez Le Quilleuf un défi contre l'injustice sociale et le refus d'accepter sa condition. Ainsi, la tentative de notre auteur de comprendre et de synthétiser l'existence sociale des individus, de mettre en situation leurs problèmes forme un discours implicite dans le texte qui présente une société que le lecteur est en train de découvrir: «Sous le mouvement superficiel des intrigues, de l'histoire avec un petit h-l'histoire vécue par des personnages-, "un autre mouvement a lieu", celui de l'Histoire avec un grand H" un mouvement presque insensible, mais universel et incessant, de sorte que la substructure politique, économique et sociale apparaît à la fois comme stable et chargée d'intolérables tensions»¹⁹.

D'autre part, on observe un deuxième élément du décodage de la condition de la misère ouvrière: celui du vécu du propriétaire et sa fin. Ce n'est pas seulement la pauvreté qui accable la vie de

l'ouvrier, mais aussi l'autorité et l'humiliation venant du nanti. *Les Thibault* comme roman fleuve, foisonne d'exemples variés en la matière: un état en Russie, un autre au sein du prolétariat paysan d'Italie. L'histoire du destin tragique d'un patron et propriétaire d'une usine en Russie, racontée par Zelawsky à travers ses souvenirs d'enfance, reflète la grande haine des ouvriers pour leurs patrons.

Lors d'une de ces fêtes, une grève éclate. Les ouvriers se révoltent et le cri intérieur de ce monde opprimé parvient jusqu'à la maison du propriétaire, le fils témoigne. La révolte de cette classe écrasée se concrétise par la violence: ils tuent leur patron, ils cassent les machines et ils se dressent contre l'humiliation.

Cette relation ouvrier-patron est désignée par «l'engagement catégoriel». Le conflit entre le monde des ouvriers et celui des patrons rapporté dans cette histoire, engage le fils à abandonner ses idées reçues et à regarder la réalité en face. Les ouvriers sont incarnés et personnifiés dans un seul corps: «Pour la première fois, j'ai compris comme c'est grand, comme c'est beau, un peuple d'hommes courbés qui relèvent le dos! » (*L'Été 1914*, p. 49) Cet aveu émouvant montre le poids de la révolte contre l'asservissement des capitalistes, étape décisive dans les sociétés.

C'est en ce sens qu'on peut ajouter que le portrait physique du modèle russe montre la force du patron et impose la peur et la terreur, non seulement aux ouvriers, mais également à la

famille: grand homme, très large d'épaules; il se tient toujours très droit. On constate que la peur est un élément commun aux Quilleuf et aux Zelawsky. Martin du Gard met en scène des protagonistes de différents pays et nationalités qui présentent les grandes tendances de chaque société confrontée à la classe ouvrière. Mais ce n'est pas seulement la misère ouvrière industrielle qui est focalisée. Un autre éclairage nous est donné avec l'exemple de paysans de deux autres pays: L'Italie: «le prolétariat paysan est plus fort là-bas que partout autre part» (*L'Été 1914*, p. 52). Les identifications institutionnelles y sont perçues comme des «macro-modes». Cet engagement catégoriel qui se matérialise par l'acquisition individuelle d'un statut professionnel, ne connaît pas la stabilité²⁰. Saffrio, chef du parti italien, âgé d'une quarantaine d'années, petit, trapu, yeux noirs veloutés et brillants, fait le portrait de Mussolini qui apparaît comme un vrai conducteur révolutionnaire, antiroyaliste, antipatriote, anticlérical, un grand condottiere, positif, réaliste.

En fin de compte, Pierre Bardel estime que l'auteur des *Thibault* traite de tout ce qu'il déteste: nationalisme et militarisme. Il met l'accent sur ce qu'il y a de plus odieux dans les masses: «leur instinct grégaire et leur esprit partisan. Quant aux chefs historiques du fascisme, Martin du Gard les exécère: Hitler est qualifié de "sanglant énergumène". Mussolini et lui, [...] lui apparaissent comme "les deux monstres"»²¹.

L'identité de la femme ouvrière et le travail des enfants

Le statut social de la femme ouvrière²² a fait l'objet de plusieurs études reconnues par des historiens et des romanciers qui décrivent les circonstances de leur travail et la façon dont les femmes assument leurs responsabilités en tant que mères, épouses et femmes actives. L'emploi féminin connaît de fortes variations, au cours du XIXe siècle augmentant depuis le Second Empire : la part des femmes dans la population active serait passée de 31,4 % en 1866 à 38,3 % en 1906: «En France, leur importance numérique au sein de la classe ouvrière est parmi les plus fortes d'Europe (...). La tendance générale est à la hausse: de 1870 à 1914, les effectifs féminins doublent dans la métallurgie et triplent dans la chimie et les industries alimentaires»²³.

C'est à travers plusieurs expériences vécues, le personnage thibauldien laisse percevoir les circonstances difficiles dans lesquelles les femmes travaillent dans plusieurs pays, et non seulement en France. Jacques décrit une savonnerie italienne témoignant et répétant: «j'ai vu». La description d'un travail pénible octroyé aux femmes, tâche qui dure pendant plusieurs heures et qui consiste à prendre appui sur une partie du corps pour exercer une poussée, est soulignée par la dernière phrase: "je n'invente rien!"

Dans un autre exemple, Jacques évoque la misère de jeunes filles pauvres âgées de dix-sept ans qui

travaillent du matin au soir à broser des peaux dans une pelleterie de Prusse. Elles souffrent de vomissements, car elles avalent une grande quantité de poils. Toutefois, ce ne sont pas seulement les conditions de leur travail qui détruisent la santé de ces filles, mais également l'injustice liée à la répartition des salaires entre hommes et femmes. Nous remarquons que le romancier nous donne des exemples de femmes étrangères avant de traiter le statut de la femme française.

Alors pourquoi la femme n'a-t-elle pas les mêmes droits que l'homme alors qu'elle déploie les mêmes efforts que lui? Jenny et Jacques discutent du problème de l'inégalité des salaires entre hommes et femmes et concluent que: généralement, on suppose que la femme a un père, ou un mari, pour l'aider à vivre, mais Jacques démontre les hommes touchent des salaires très pauvres. Jacques Duparquier et Denis Kessler constatent que «les salaires des femmes, n'étant considérés que comme des salaires d'appoint, sont nettement inférieurs à ceux de leurs homologues masculins»²⁴.

Dans le roman, on peut remarquer une précision géographique de certaines régions, ce qui dénote d'un fondement historique. En effet, les ateliers et fabriques redeviennent nombreux sur les rives de la Seine (Alfortville, Choisy-le-Roi), et au sud de Paris, d'Ivry à Issy. Les femmes ouvrières occupent 40 % des postes dans le textile: premier secteur de l'emploi féminin²⁵: «Mais vous n'avez qu'à aller un de ces matins à Ivry, à Puteaux, à Billancourt...

Vous verrez, avant sept heures, le défilé des femmes qui viennent déposer leurs enfants à la crèche, pour être libres d'aller trimer aux ateliers....» (*L'Été 1914*, p. 370).

Il est clair que la situation des femmes est de plus en plus pénible surtout durant la guerre. Elles remplacent les hommes et investissent massivement l'industrie des armes: «Quelquefois appelées les munitionnettes parce qu'elles étaient particulièrement nombreuses dans la fabrication des obus, des cartouches, des grenades»²⁶.

Quant au problème du travail des enfants, il date de plus longtemps. L'admission au travail d'enfants de huit ans et la propagande faite sur la valeur éducative du travail en usine n'ont pas échappé aux enquêtes des écrivains qui mettent en scène la misère de leur condition: enfants torturés physiquement, mal nourris, mal vêtus, obligés de parcourir de bonne heure la longue distance qui les sépare des ateliers. Comme l'exemple de Le Quilleuf apprenti chez un forgeron à Marseille: «Coups de pied dans les fesses. Toujours quelque brûlure de fer rouge aux mains, et la tête cuite par la braise de la forge, et les bras rompus à tirer sur le soufflet! » (*L'Été 1914*, p. 43)

Cet ensemble de témoignages authentiques sur les contraintes et les habitudes professionnelles et sociales au XX^e siècle affiche l'absence de scrupules de l'homme envers l'homme dans le monde du travail.

II. La rehabilitation de l'identité ouvrière

L'homme actif doit profiter de son travail. Il ne doit être ni l'esclave de la machine ni une matière d'exploitation de l'homme. Des possibilités d'amélioration sont prises en considération et occupent une place importante dans *Les Thibault*. La reformulation de l'identité ouvrière se base sur l'acquisition de certains droits: la dignité humaine, la liberté et les loisirs. Les grandes industries et les grandes banques doivent assurer des flux, afin que toute la communauté humaine en profite.

N'oublions pas aussi de mentionner les problèmes liés à la discipline et aux règlements d'ateliers ainsi qu'à la durée du travail. De plus, l'obsession de l'image des patrons autoritaires incite à l'éclatement de l'«engagement commun» issu d'une histoire collective non pas d'une institution précise chargée de défendre et de promouvoir des intérêts catégoriels». En un mot: «il peut être considéré comme un support identitaire commun»²⁷.

Et c'est bien l'inégalité dans la répartition des capitaux qui met en évidence le nœud du problème.

A. La dignité humaine

Afin d'assurer un équilibre psychique au travailleur, il est indispensable de penser à assurer sa dignité humaine. Pour expliquer et bien éclaircir la notion de dignité humaine, le romancier fait s'interroger une bourgeoise sur le sens de ce mot et celui de charité. Elle comprend le droit humain des

ouvriers qui ont une certaine perception de leur infériorité dans la mentalité bourgeoise. Ainsi Jenny arrive-t-elle à distinguer le prolétariat des «parasites du monde bourgeois».

Jenny de Fontanin, en pensant aux œuvres protestantes de charité de sa mère pour les familles nécessiteuses, estime que les riches ne sont pas des monstres. De cette réflexion, elle fait une distinction entre les pauvres qui sollicitaient une aumône et les travailleurs exploités qui revendiquaient le droit de vivre, leur indépendance, et leur "dignité".

L'exploitation de l'homme par l'homme²⁸ est la cause essentielle de l'absence de la dignité humaine: «Dans le monde bourgeois, la structure sociale subsiste grâce à trois éléments principaux: l'inégalité des conditions économiques, un cadre institutionnel et juridique favorisant les inégalités, enfin une mentalité particulière»²⁹. L'opposition des réflexions des deux fils Thibault évoque bien la complexité du monde bourgeois. Certains critiques estiment qu'avec une lucidité impitoyable, l'auteur analyse le milieu bourgeois. Sa sympathie semble hésiter entre l'humanisme médical d'Antoine qui veut trouver dans sa science une morale solide et l'ardeur révolutionnaire de Jacques qui espère reconstruire une société nouvelle. Malgré tout: «Le réalisme de R.M.G., qui se laisse aller parfois jusqu'au pathétique, masque mal un pessimisme profond sur l'avenir du monde»³⁰.

L'égalité entre les gens, obtenue dans la société grâce à la disparition des classes sociales, est un principe difficile à accepter pour Antoine: «Il ne croit pas qu'il soit nécessaire de changer profondément les bases de la société pour que les choses fonctionnent; le système capitaliste peut réformer les aspects les plus nécessaires et construire cette nouvelle société que Jacques désire sans arriver à la violence»³¹. Mais un lien s'établit entre les deux frères dans leur espoir et leur croyance en une révolution.

B. La santé du travailleur

A cette époque, le travail représente un danger sur plusieurs plans: physique, moral et mental. En ce qui concerne le danger physique, les propriétaires d'usines ne prennent pas en compte la pollution qui ronge la santé des travailleurs. Jacques cite l'exemple d'une usine à Hambourg où il se coltine deux heures de suite, des sacs de ciment dont la poussière lui ronge les yeux et lui dessèche le gosier. Nous avons déjà cité le cas de jeunes filles qui avalent des poils en brossant des peaux.

Jacques est un bourgeois qui mène la vie d'un ouvrier et devient un véritable témoin. Ses références identitaires sont biographiques: image de soi intériorisée et bricolée. Sa construction d'identité se résume à des «paroles identitaires héritées du passé chargées des structures positives ou négatives ou des rôles sociaux assumés dans un moment ou un autre, le passé étant négocié avec le présent»³².

D'autre part, le machinisme efface toute créativité chez l'ouvrier. Comme le confirme le travail à la fabrique de boutons de Fiume par Jacques.

Le travail répétitif se compose d'une part manuelle, mécanique et d'une part intellectuelle. L'auteur des Thibault voit que le crime capitaliste consiste à déposséder l'homme de sa personnalité. Il fait la comparaison entre l'homme travailleur du passé et celui de son temps. Le premier élément de cette comparaison fondé sur la relation entre l'homme et le lieu de travail est désigné par H. Marchal comme: «supports identitaires écologiques»³³. Le travailleur est un «animal-producteur» dans l'usine qui devient une termitière un enfer, «Autrefois, le même homme aurait été un artisan industriel, aimant son petit atelier, intéressé à sa tâche. Aujourd'hui, il est condamné à n'être plus rien par lui-même. Plus rien qu'un rouage une des mille pièces de ces machines mystérieuses, dont il n'a même pas besoin de comprendre le mystère pour reproduire sa besogne!»³⁴.

La comparaison établie entre l'état d'un ouvrier du passé et celui d'aujourd'hui souligne les résultats du changement et du progrès. Le romancier mentionne aussi l'état de cette classe sociale en Amérique qui le vit comme un «enthousiasme industriel»³⁵. Dans les secteurs qui emploient le plus de personnel, les grévistes sont plus nombreux, surtout dans le textile et le bâtiment. Mais l'ouvrier a d'autres droits qui lui permettent de se développer naturellement, en particulier son

emploi du temps. La durée du travail va devenir un élément important.

C. La liberté et les loisirs

Jacques résume la situation du travailleur en une seule phrase: «actuellement, tant qu'il est un isolé, à la merci du besoin, le travailleur est sans défense» (*L'Été 1914*, p. 158). Pour améliorer le statut de l'ouvrier, il faut modifier les conditions de l'homme par rapport à son travail. Ceci ne se réalise que par la révolution qui doit humaniser le travail et empêcher qu'il devienne une abrutissante servitude.

Il est important de remarquer qu'avec la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, les travailleurs ont pu obtenir de nouveaux droits comme l'indiquent les dates suivantes: le 1^{er} mai 1890, c'est la première célébration de la Fête du travail; en 1892 seulement, une loi interdit le travail de nuit pour les femmes dans les usines³⁶. Le 24 février 1898 on fonde la Ligue des Droits de l'Homme; en 1900, la journée de travail est fixée à 10 heures (Loi Millernad); en 1902 les Bourses du travail sont créées; en 1904 la journée passe à huit heures dans les mines; en 1905 on vote la loi pour à un jour de repos hebdomadaire. En mars-avril 1905 des grèves importantes se produisent notamment dans les postes et les mines³⁷ et en 1906, le repos hebdomadaire est imposé partout³⁸.

En vérité, la grève devient l'outil privilégié de la lutte ouvrière: «L'année 1906 marque un record: un salarié sur seize, dans l'industrie, cesse le travail

pour une durée moyenne d'environ vingt jours. Ces mouvements touchent tous types d'établissements, et pas seulement les plus importants: un quart des conflits se déroulent dans des usines de moins de vingt ans»³⁹.

Finalement, l'individu/citoyen/lecteur est invité à méditer sur les espoirs de transformation des structures sociales pour faciliter l'acheminement de la classe écrasée par la pauvreté vers le bonheur collectif dans la dignité et la justice: «Si l'œuvre de Martin du Gard s'apparente ainsi à celles de Balzac et de Zola, qui resteront des documents pour l'histoire de la société des deux moitiés du dix-neuvième siècle, c'est avec des moyens tout différents qu'il tend au même but»⁴⁰. Ainsi Martin du Gard relie-t-il le corps social global aux relations sociales des individus. Selon C. Duchet, la sociocritique rappelle que ce sont «les masses qui font l'histoire et non pas l'homme-individu»⁴¹.

III. L'identité collective et individuelle

Le travailleur doit posséder la puissance politique qui va lui permettre de profiter de sa liberté et d'obtenir ses droits dans la société. Les souffrances vécues et ressenties par Jacques dans différentes usines et plusieurs lieux de travail l'incitent à se révolter et à chercher des solutions à ces terribles problèmes sociaux: «il faut que l'autorité change de mains: il faut que le pouvoir politique soit conquis par le prolétariat. (...) Voilà le sens de ce mot qui semble tant vous effrayer: **Révolution...**» (*L'Été 1914*, p. 371).

Le processus de civilisation de Norbert Elias, de rationalisation de Max Weber, de libération de Marx et Engels forment les trois grands processus historiques des formes identitaires. Le premier processus renvoie à une notion très abstraite d'identité, le «Nous-je», et repose sur une hypothèse de passage de formes collectives (domination du Nous) à une forme individualisée (domination de Je). Le deuxième processus concerne la relation historique entre deux grandes formes de relations sociales et deux grands types de socialisation: le lien communautaire et le lien sociétaire. Le dernier processus propose la libération comme processus révolutionnaire de revendication de la domination d'une classe sur une autre. Ce dernier processus présente la révolution identitaire des ouvriers⁴².

La mobilisation de l'identité des masses

- "Le fleuve de laves" du lundi 27 et 28 juillet

Avant l'appel à la mobilisation, la société française connaît des moments décisifs que notre écrivain essaie d'enregistrer dans sa création romanesque. L'action se situe temporellement en 1914 et pendant l'été. A cette date, c'est le tableau du public étouffé qui domine: description de la chaleur et du climat suffocant «l'air chaud, saturé de fluide orageux».

A travers le silence qui règne sur les boulevards, on peut sentir le rythme ralenti de la vie quotidienne, les boutiques fermées ont baissé leurs rideaux de fer et les cafés, dont la plupart sont fermés non pas

volontairement mais sur ordre de la police. Le romancier montre ensuite un autre aspect de la scène avec la difficulté et l'interruption de la circulation. Grâce à "la description reflet"⁴³, la lecture de ces moments critiques les fait revivre.

En vérité, le sentiment général d'unanimité s'accroît à travers plusieurs éléments, et concrétise les traits caractéristiques de la collectivité. Ceci nous amène à observer Paris et sa population à différents moments:

- La présence physique du public est indiquée d'une façon graduelle comme une «agglomération particulièrement dense», puis «un fleuve de laves». Dans les deux cas, la femme est présente et participe à la révolte de l'homme.
- L'emploi au pluriel des articles définis et indéfinis: «Des ouvriers de tous âges, en tenue de travail, jaillis de tous les coins de Paris et de la banlieue, se rassemblaient en groupes de plus en plus compacts» (*L'Été 1914*, p.406).
- La solidarité collective et sa force apparaissent à travers la description de gestes communs: «coude à coude, pour ne pas se perdre» dans ce «fleuve de laves». Mais il y a comme une sorte d'instabilité dans ce flux et des difficultés, comme celles de nageurs qui se battent contre des vagues plus fortes qu'eux: «la foule emplit la large tranchée des boulevards, et, grossit sans cesse par les affluents des voies latérales, se mit lentement à couler vers l'ouest». Mais il y a

une sorte d'instabilité et des difficultés, comme celles des nageurs qui se battent contre les vagues plus fortes qu'eux: «Le flot les portait», «les noyait dans sa sourde rumeur», «les immobilisait un instant pour les soulever de nouveau» (*L'Été 1914*, pp.407, 408).

L'effacement de l'identité individuelle au sein de la masse

Certaines forces se rassemblent contre la formation de cette identité: la police, les commissaires. Face à eux, des manifestants: les défenseurs du peuple.

- C'est dans son rassemblement que la volonté générale populaire essaie de trouver l'espoir. L'image de la lutte contre la violence des policiers montre la force de la conscience collective de même que l'image des victimes de cette révolte qui hurlent: «Vaches! ... Fumiers!». Le mouvement rend la scène émouvante et animée, citons par exemple: les chevaux qui piaffaient et les blessés qui tombaient: «La police, fonçant au cœur du désordre, s'attaquait aux pacifistes qui ripostaient. [...] Mais elle était coincée entre les cavaliers qui approchaient et l'immense queue du cortège, qui poussait à contresens, et empêchait tout recul» (*L'Été 1914*, pp.408, 409).
- L'attitude individuelle au sein de ce chaos nous est transmise par le héros qui adhère au sentiment du peuple enragé: «Juché sur son entablement comme sur une tempête, Jacques

se cramponnait au volet de fer pour ne pas être jeté bas par les tourbillons du flot humain qui bouillonnait à ses pieds» (*L'Été 1914*, p.408).

- La description minutieuse des physionomies: «Des visages affolés, rageurs, des fronts égratignés, apparaissaient et disparaissaient, au gré des remous» (*L'Été 1914*, p.409). Le mouvement confus et massif de la foule, souligné par l'oxymore entre leur apparition et leur disparition, annonce l'image d'un noyé perdu.
- Le désordre: «Alors, comme un troupeau mordu aux jarrets par les chiens, et qui, après quelques minutes de piétinement désordonné, opère une conversion sur place, les manifestants firent demi-tour, et se précipitèrent en trombe vers les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol» (*L'Été 1914*, p.409). Le mouvement confus et massif de la foule, souligné par l'oxymore entre leur apparition et leur disparition, évoque l'image d'une noyade collective.
- L'identification des masses en un seul individu en une seule identité: le caractère massif de la révolte est évalué. Un témoin du 28 juillet commente cette manifestation de milliers de personnes. Cette unification en un seul corps suggère la force de la conscience collective.

En observant ce phénomène de conscience collective, on doit tenir compte du rythme de succession des scènes. Le 31 juillet présente le

tableau d'" un public stupéfié". Lors de l'assassinat de Jaurès, la manifestation du peuple est décrite comme le sommet, le point culminant des débats stériles⁴⁴.

Paul Nizan trouve que Jaurès incarne le plus puissamment tout ce qui disait non à la guerre et son assassinat est le centre autour duquel s'ordonne le roman⁴⁵. Il est évident que Martin du Gard décrit avec précision l'action individuelle face à l'Histoire, les résonances symboliques de la mort de «celui qui apparaissait comme le défenseur du peuple contre la menace de la guerre, à la veille de la mobilisation générale...»⁴⁶ Jaurès proclame «le droit égal de toutes les parties à la liberté et à la justice; le devoir de tout citoyen à accroître en sa patrie les forces de liberté et de justice»⁴⁷. L'objet de notre travail consiste à étudier la réaction du peuple lors de son assassinat.

Avec ce stade apparaît l'importance de la question du temps. L'inscription dans le temps est de fait une condition essentielle pour que le lecteur admette que le personnage et son destin pourraient être authentiques, car seul le temps crée le lien de causalité ou de finalité qui unit les situations les unes aux autres de manière cohérente, et donne à chacune d'elles une suite, qui satisfera l'attente du lecteur⁴⁸.

L'espoir du triomphe de la paix est décrit comme un passage où l'étroitesse du lieu incite le peuple à un mouvement violent: «Ils tombaient en pleine manifestation: une colonne de jeunes patriotes,

brandissant des drapeaux et gueulant la Marseillaise, dévalait du boulevard Poissonnière» (*L'Été 1914*, p.554). La force et l'union de manifestants d'une même cause, ont la forme solide d'une colonne de jeunes.

Ce mouvement de foule prend la forme d'un courant de vagues espacées. Les Parisiens dont Jenny, surpris de cet accident, sont stupéfiés: «Aveuglée par la poussière, assourdie par la stridence des cris, des chants, terrifiée par ces visages hurlants qui frôlaient le sien avec des regards de fous» (*L'Été 1914*, p.555). La nouvelle du crime devient le fil conducteur de la révolte des gens quand elle se propage partout. Dans les cinémas au milieu d'une séance, ce ne sont que cris et indignation.

Mais plusieurs éléments traduisent l'effacement de la conscience humaine dont les sens sont bouleversés: regard aveuglé par la poussière, regards de fous; l'ouïe: la foule est assourdie par la stridence des cris et la peur, terrifiée par ces visages hurlants. Mais c'est un flot qui continue à couler. Pour Martin du Gard, la foule est à la fois une menace pour l'individu et une masse impuissante. Il insiste sur son immobilité, ses silences, ses murmures. Les scènes marquent l'effacement de soi devant le mouvement du groupe⁴⁹. A vrai dire, cet événement se compose d'une «série de micro-séquences». Bien que les personnages se soient éloignés du lieu du crime, les informations sur le meurtre circulent⁵⁰.

Autour d'un appel au rassemblement unanime pour affronter la guerre; on trouve un public assoiffé d'un espoir de paix et aspirant à une confiance collective «contagieuse» qui exalte le zèle dans les âmes. Une importance non négligeable est accordée à la description de la réaction des témoins de cette scène. Nous entendons des proclamations de soulagement, suivies d'applaudissements, d'acclamations traduisant la réaction d'individus qui vivent les mêmes inquiétudes. La conscience collective se caractérise par l'esprit de la société.

La majorité des manifestants, ouvriers et mineurs, proclament leur veto à la guerre par tous les moyens dont ils disposent: chapeaux, mouchoirs, journaux, cannes et la police est impuissante à les disperser. Cette force du peuple et cette colère de manifestants qui bougent et se déplacent dans les rues parcourues par hommes, femmes et enfants, est bien rendue dans le texte. Même les plus jeunes sont conscients de vivre un événement majeur qui déterminera leur avenir.

Le romancier montre que ce mouvement des masses contre la guerre n'existe pas seulement dans la société française, mais dans toute l'Europe. Ce constat est exprimé à travers une autre image, selon l'expression de Rumelles: «Littéralement, l'Europe titube, comme une femme ivre, sous cette avalanche de nouvelles, à moitié vraies, à moitié fausses...» (*L'Été 1914*, p. 475). Cette métaphore met en évidence le déséquilibre et la perte de conscience individuelle dus à l'accumulation

d'événements. Le traitement romanesque montre ainsi l'abolition de l'individu fondu dans la foule.

Dans *L'Été 1914*, cinquante-six chapitres sur quatre-vingt-cinq ont Paris pour cadre⁵¹. Ce recours à ce cadre du matériel socio-romanesque est une tradition qui marque plusieurs romanciers comme Zola, Proust, Romains, Stendhal, Balzac, Flaubert et Hugo⁵². D'après l'analyse du *Discours du roman*, «Le nom du lieu proclame l'authenticité de l'aventure puisque le lieu est vrai, tout ce qui lui est contigu ou associé est vrai». A ce stade, l'"effet de réel" est produit par le lien entre temps et espace. Cette relation est désignée par ce que Mikhaïl Bakhtine appelle "chronotope"⁵³. La manifestation, cette fois, passe au centre de Paris. L'état d'esprit du peuple n'est que: déceptions, frustrations et sensations physiques exacerbées dans un climat angoissant: «Un soleil brumeux, mais mordant, pesait sur les crânes, et rendait l'air du centre de Paris irrespirable» (*L'Été 1914*, p.579-80).

La température d'orage qui rend l'air irrespirable traduit bien l'étouffement de l'espoir et la déception du public. La réflexion des citoyens est perturbée par les mouches et le tintement des cloches. Paris apparaît dans un tableau où tous les éléments sont décrits: lumière du soleil, chaleur, population agacée. La brutalité des nouvelles annoncées par la presse est amplifiée par la voix criarde des marchands de journaux. Mais on observe une progression dans la description du mouvement populaire.

A l'approche du moment décisif, Paris est dominé par une ambiance de tristesse. L'insensibilité et la dureté du public paralysé à cause de la chaleur, sous un soleil de plomb révèlent une masse incapable de réagir, car elle est noyée dans un autre événement qui la bouleverse, l'annonce de la mobilisation générale:

« LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION EST LE DIMANCHE 2 AOUT » (*L'Été 1914*, p.580).

Le romancier se sert des regards et des déplacements de ses personnages pour refléter les «miroirs du temps», d'après l'expression d'H. Mitterrand. De fait, les détails donnés sur la manière dont la nouvelle est rédigée et affichée rendent compte d'une décision imposée et indiscutable. L'annonce, rédigée en majuscules porte un message officiel. Mais, il y a une contradiction entre cette typographie impersonnelle et l'écriture d'une femme⁵⁴.

On peut remarquer que dans la description du mouvement de masse, on passe du général au particulier: d'abord la scène de la population, ensuite les piétons, et enfin Jacques. Autrement dit, le lecteur passe de l'image de la société à l'image de l'individu. Cette vision s'effectue par transition de technique de microcosme approfondie.

D'autre part, la description du personnage nous est donnée d'abord par le narrateur, ensuite par un autre personnage et enfin par le personnage lui-même. La nouvelle affole chaque piéton qui se

presse comme avant la fin d'un monde. Le portrait fait des citoyens brisés par la nouvelle de la guerre montre leur grande horreur: «Les yeux à terre, la bouche close, le visage soucieux, ils couraient, envahissant, pour aller plus vite, la chaussée, où les véhicules étaient devenus rares» (*L'Été 1914*, p.587). La foule est décrite comme étrange, muette, une foule silencieuse dont un témoin a pu dire: «Elle ne paraît ni fiévreuse ni agitée; elle est d'un calme lourd. Les paroles semblent difficilement sortir des gorges»⁵⁵.

Les services, la sécurité, sont remplacés par les gendarmes, les armes circulent et les avions planent dans le ciel de Paris. C'est la guerre du guet; on surveille, non pour se prémunir d'un danger, mais c'est la guerre elle-même qui apporte ce danger. Un autre sentiment envahit les citoyens : le devoir de défendre la patrie, l'honneur du sacrifice de sa vie. Entre la vision matinale et celle, nocturne, de Paris, le lecteur est doté d'une image complète de cette ville, cadre le plus expressif de la conscience collective. L'espoir d'empêcher la guerre est fortement mis en évidence, surtout dans l'utilisation du mot *conflagration*, d'origine latine, *conflagratio*, qui a pour racine *flagrare* c'est-à-dire brûler. La protestation est la seule solution pour s'opposer à "la machination des gouvernements" (*L'Été 1914*, p.442).

Identité polynationale

Un dernier espoir réside dans la fraternisation de l'ouvrier allemand et du français, en un mouvement

de grève générale et de protestation contre leurs gouvernements respectifs, ce qui devrait paralyser les deux pays. L'auteur des *Thibault*, en humaniste pacifique, nourrit son œuvre du personnage de Jacques *Thibault*, qui lutte jusqu'au dernier instant de sa vie afin de sauver la société et relever la valeur humaine en protestant contre la guerre. En décrivant son espérance en un avenir pacifique, Pierre Daix mentionne: «Nous sortons des *Thibault* persuadés que tout peut encore, peut toujours être gagné...»⁵⁶. Nous voyons que cette technique de création romanesque rend la description plus réelle et plus profonde.

Dans *Les Thibault*, on trouve les détails de graves troubles sociaux survenus dans les usines d'armement de la région parisienne et du bassin de la Loire, spécialement dans celles de la construction aéronautique d'avril-mai 1918.

Mais Jacques accomplit un acte révolutionnaire dans un avion. C'est une action singulière qui intervient au dessus du mouvement collectif. Car l'immense déception collective n'empêche pas la volonté individuelle d'exister.

Conclusion

Devant la misère de l'identité ouvrière, l'individu se colle à l'ensemble de ses congénères pour former une identité collective. Malgré tout, le personnage thibaultien garde espoir dans le mouvement du peuple en faveur d'une grève générale qui paralyse également d'autres pays, car

il croit que les masses ont le pouvoir d'obliger les gouvernements à abandonner leur projet de guerre. Entre la vision matinale et nocturne de Paris, le lecteur doté d'une image complète de Paris, le cadre le plus expressif de la conscience collective. Pour réaliser l'équilibre social, il est donc important d'établir la justice et de diminuer les fossés entre les classes. L'homme doit y jouer un rôle, même s'il est contre le courant de son époque. Enfin, c'est dans l'harmonie, entre la vie privée et la vie collective, que tout Être humain peut trouver son équilibre.

Bibliographie

Corpus De Travail

- MARTIN DU GARD Roger, *L'Été 1914, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1995.

Autres ouvrages de roger martin du gard

- *Correspondance Eugène Dabit-Roger Martin du Gard: 1927-1929*, t.I, Edition présentée par Pierre Bardel, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1986.
- MARTIN DU GARD Roger, *Journal III: 1937-1949, Textes autobiographiques*, Édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1993.
- -----, *Correspondance générale I: 1896-1913, Edition présentée et établie par Maurice Rieuneau avec la collaboration d'André Daspre et de Claude Sicard*, Paris, Gallimard, 1980.

Ouvrages généraux

- BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre 1914-1918: la grande mutation*, Coll. Questions au XX^e siècle, Paris, Edition complexe, 1988.
- CABANEL Patrick et al, *Histoire de France 1750-1995*, t. II, Toulouse, Presse Universitaire de Mirail, 1996.
- CHASSANG Arsène et SENNINGER Charles, *Recueil de textes littéraires français du XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1986.
- DAIX Pierre, *Réflexions sur la méthode de R.M.G.*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1957.
- DARMON Pierre, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2002.
- DASPRE André et TASSEL Alain, *Martin du Gard et les crises de l'histoire*, Presses Universitaires de Nice, 2001.
- DUBAR Claude, *La crise des identités*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- DUPAQUIER Jacques et KESSLER Denis, *La société française au XIX^e siècle. Tradition, transition, transformation*, Paris, Fayard, 1992.
- GAILLAC Henri, *Les maisons de correction 1830-1945*, Paris, Cujas, 1991.
- GIDE André, *Journal 1889-1939*, t. I, Paris, Gallimard, 1951.
- LAPIERRE Jean-Pierre, *Laïcisation, union sacrée et apaisement, Histoire de La France religieuse: société sécularisée et nouveaux religieux*, t. IV, Paris, Seuil, 1996.
- LEVAN-LEMESLE Lucette, *Industrialisation et sociétés: 1880-1970*, Paris, Ellipses, 1998.
- MARCHAL Hervé, *L'identité en question*, Paris, Ellipses, 2006.

- MITTERAND Henri, *Discours du roman*, Paris, PUF, 1986.
- -----, *L'illusion réaliste de Balzac à Aragon*, Paris, PUF, 1994.
- -----, *Zola*, t. III, Paris, Fayard, 2002.
- PERNOUD Régine, *Histoire de la bourgeoisie en France*, t. II, Paris, Seuil, 1981.
- ROY Claude, *Descriptions critiques*, t.1, Paris, Gallimard, 1949.
- TISON-BRAUN Micheline, *La crise de l'humanité, le conflit de l'individu et de la société dans la littérature française moderne*, t. II, 1914-1939, Paris, Nizet, 1967.
- VROLYK John, *Le temps et la mort dans l'œuvre romanesque de R.M.G.*, Paris, La pensée universelle, 1974.
- WINOCK Michel, *Les siècles des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

ARTICLES

- BARDEL Pierre, «Martin du Gard et la politique d'après sa correspondance des années 30», in *Cahiers R.M.G.*, n°III, Actes du colloque international de Nice, 1992.
- CASANOVA Nicole, «Roger vu par Martin du Gard», in *La quinzaine littéraire*, n° 638, janvier 1994.
- FERNANDEZ Dominique, «Le romancier des Thibault, Proust ou Martin du Gard», in *La Nouvelle Revue française*, n°72, 1985.

¹ «Notre formation d'historien ou de chartiste est quelque chose de fort, de durable, qui explique une part de nous.»; Lettre de Roger Martin du Gard à

Jean-Richard Bloch, 8 avril 1935, publiée par la revue *Europe*, n° 427-428 de novembre-décembre 1964. Notre romancier avait fait aussi, en 1903-1904, un stage d'études à l'École du Louvre. «En dehors même de ses études, il avait eu la chance de rencontrer des hommes qui l'avaient aidé à approfondir sa culture: le service militaire, en lui donnant pour camarades, et bientôt pour amis, de jeunes "dispensés", plus et surtout mieux cultivés que lui, lui avait été très profitable. Il avait appris à leur contact que la culture n'est pas "livresque et poudreuse" mais "puise dans le quotidien ses forces vives"; ces dix mois d'armée avaient ainsi contribué à la fois à une prise de conscience de ses possibilités et à la maturation d'une éthique et d'une esthétique nouvelles»; *Correspondance Eugène Dabit-Roger Martin du Gard: 1927-1929*, t.I, Edition présentée par Pierre Bardel, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1986, p. 15.

² MARTIN DU GARD Roger, *Journal III: 1937-1949, Textes autobiographiques*, Édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1993, p. 937.

³ MARCHAL Hervé, *L'identité en question*, Paris, Ellipses, 2006, p. 76.

⁴ ROY Claude, *Descriptions critiques*, t.1, Paris, Gallimard, 1949, p. 64.

⁵ MARTIN DU GARD Roger, *Correspondance générale VI: 1933-1936*, t. VI, Edition établie et annotée par Pierre Bardel et Maurice Rieuneau, Paris, Gallimard, 1990, pp. 609-610.

⁶ DUBAR Claude, *La crise des identités*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p.2.

⁷ *Ibid.*, Loc. cit.

⁸ *Ibid.*, p.3.

⁹ *Ibid.*, p.4.

¹⁰ MARTIN DU GARD Roger, *L'Été 1914, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 152, 153.

¹¹ *Correspondance d'André Gide et Martin du Gard, II: 1935-1951*, Introduction par Jean Delay, Paris, Gallimard, 1968, p. 57; DASPRE André et TASSEL Alain, *Martin du Gard et les crises de l'histoire*, Nice, Presses Universitaires de Nice, 2001, pp. 103-104.

¹² Cf. MARTIN DU GARD Roger, *Correspondance générale I: 1896-1913, Edition présentée et établie par Maurice Rieuneau avec la collaboration d'André Daspre et de Claude Sicard*, Paris, Gallimard, 1980, pp. 16, 19. CASANOVA Nicole, «Roger vu par Martin du Gard», in *La quinzaine littéraire*, n° 638, janvier 1994, p. 6.

¹³ LAPIERRE Jean-Pierre, Laïcisation, union sacrée et apaisement, *Histoire de La France religieuse: société sécularisée et renouveaux religieux*, t. IV, Paris, Seuil, 1996, p. 124.

¹⁴ REMOND René, Un chapitre inachevé, *Histoire de La France religieuse*, op. cit., p. 454.

¹⁵ GIDE André, *Journal 1889-1939*, t. I, Paris, Gallimard, 1951, p. 1293.

¹⁶ BARDEL Pierre, Martin du Gard et la politique d'après sa correspondance des années 30, *Cahiers R.M.G.*, n°III, Actes du colloque international de Nice, 1992, p. 82.

¹⁷ *Ibid.* p. 82.

¹⁸ L'Estaque, localité de la banlieue de Marseille, fut un des hauts lieux de la peinture contemporaine. *Le Petit Robert des noms propres*, Belgique, Casterman, p. 682.

¹⁹ MITTERAND Henri, *Discours du roman*, Paris, PUF, 1986, p. 7.

²⁰ MARCHAL Hervé, *L'identité en question*, Paris, Ellipses, 2006, p. 77.

²¹ BARDEL Pierre, *op. cit.*, p. 86.

²² En 1902, l'abbé Viollet suscite au Moulin-Vert (XIV^e arrondissement) la fondation d'une association familiale rassemblant des ouvriers de toutes professions pour la défense d'intérêt communs non professionnels mais familiaux, prolongée par l'ouverture à Paris, en 1911, d'une Ecole normale sociale patronnée par Andrée Butillard. En 1899, mère Mercédès Le Fer de la Motte prend la direction de l'œuvre sociale; elle avait auparavant fondé la communauté de l'oratoire de Saint-Philippe-Néri à Paris en 1896, mais défend cette fois une maison totalement neutre, publiquement comme religieusement. L'œuvre devient en 1904 « *la Maison sociale* », animée en particulier par Lucie Félix-Faure jusqu'en 1913. Ces initiatives font corps d'autre part avec l'expression de revendications plus spécifiquement féminines,

parallèlement aux deux liges, florissantes à l'Epoque, des femmes françaises (fondée à Lyon en septembre 1901 et dirigée par Mme Lestra, elle compte 73 comités départementaux en mai 1902) et de la Ligue patriotique des Françaises, issue d'une scission avec la précédente et administrée par Mlle Froissart, ex-membre de l'Institut séculier des Filles de Marie, conçu en 1791 pour remplacer les ordres supprimés. LAPIERRE Jean-Pierre «Laïcisation, union sacrée et apaisement», *Histoire de La France religieuse: Société sécularisée et renouveau religieux*, op. cit., p. 79.

²³ CABANEL Patrick et al, *Histoire de France 1750-1995*, t. II, Toulouse, Presse Universitaire de Mirail, 1996, pp. 69, 179.

²⁴ DUPAQUIER Jacques et KESSLER Denis, *La société française au XIX^e siècle. Tradition, transition, transformation*, Paris, Fayard, 1992, p. 240.

²⁵ CABANEL Patrick et al, *Histoire de France 1750-1995*, t. II, op.cit., pp. 69, 179.

²⁶ BECKER Jean-Jacques, *La France en guerre 1914-1918: la grande mutation*, Coll. Questions au XX^e siècle, Paris, Edition complexe, 1988, p. 49. En dépit de quelques laborieux acquis sous la III^e République, la situation des ouvriers reste difficile: «Dans l'ensemble, les salaires augmentent; on calcule qu'ils ont à peu près doublés entre 1870 et 1914. Et l'alimentation est meilleure. Le logement dans les classes populaires, en revanche, ne s'améliore guère et certains secteurs restent très défavorisés». PERNOUD Régine, *Histoire de la*

bourgeoisie en France, t. II, Paris, Seuil, 1981, p. 462.

²⁷ MARCHAL Hervé, op. cit., p. 78.

²⁸ *Ibid.*, pp. 158-159.

²⁹ KOTOBI Mortéza, La bourgeoisie française d'avant-guerre dans *Les Thibault* de Roger Martin du Gard étude sociologique et psychologique, Thèse de doctorat, Université de Paris, Faculté des Lettres et Sciences humaines 1962, p. 109.

³⁰ CHASSANG Arsène et SENNINGER Charles, *Recueil de textes littéraires français du XX^e siècle*, Paris, Hachette, 1986, p. 280; voir aussi PICON Goëtan, *Panorama de la nouvelle littérature française*, Coll. Le point du jour, Paris, Gallimard, 1960, p. 47.

³¹ SANTA Àngels «Construction dramatique: alternance entre la vie rivée et les événements politiques dans *L'Été 1914 et l'Épilogue* à propos de la religion et des questions politiques et sociales, *Rlire l'Été 1914 et l'Épilogue de R.M.G.*, Espagne, Pagès editors, 2000, p. 145.

³² MARCHA Hervé, op.cit, p. 79.

³³ *Ibid.*, p. 77.

³⁴ *Ibid.*, Loc.cit.

³⁵ *Ibid.*, Loc.cit.

³⁶ PERNOUD Régine, *Histoire de la bourgeoisie en France*, t. II, op.cit., p. 462.

³⁷ GAILLAC Henri, *Les maisons de correction 1830-1945*, Paris, Cujas, 1991, p. 22. «C'est sous la Monarchie de Juillet que Villermé publie sa célèbre enquête sur la condition ouvrière et que paraît la première loi réglementant le travail dans les manufactures (22 mars 1841): interdiction de l'emploi, dans les usines et les manufactures, d'enfants de moins de huit ans et limitation, à douze heures par jour, du travail des enfants de huit à douze ans.

³⁸ PERNOUD Régine, op. cit., p. 462.

³⁹ CABANEL Patrick et al, *Histoire de France 1750-1995*, t. II, op.cit., p. 189. «Les années 1880-1914 ont été une période d'intenses conflits sociaux. [...] Le nombre moyen annuel des arrêts de travail passe de 186 dans les années 1880, à 1170 entre 1913 et 1914. Celui des grévistes décuple de 1866 à 1911, alors que la population active s'accroît seulement de 46%».

⁴⁰ RIBON Robert de «La vie littéraire», *La Revue Hebdomadaire*, 1^{er} mars 1924 = Fonds RMG, *La Belle Saison*, vol. XXVIII, f°254.

⁴¹ DUCHET Claude, *Introduction: le projet sociocritique; problèmes et perspectives*, op. cit.

⁴² Cf. DUBAR Claude, *La crise des identités*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, pp.16-27.

⁴³ MITTERAND Henri, *Le discours du roman*, op.cit., p. 84.

⁴⁴ VROLYK John, *Le temps et la mort dans l'œuvre romanesque de R.M.G.*, Paris, La pensée universelle,

1974, pp.119, 121; «Survenant au milieu des discussions politiques, les pages consacrées aux circonstances mêmes de la mort de Jaurès sont fort belles, écourtées, poignantes» = Fonds RMG, *L'Été 1914 Lettres et coupures de presse*, vol. LX, f°105.

⁴⁵ NIZAN Paul «L'Été 1914 par Martin du Gard », *L'Humanité*, 7 janvier 1936 = Fonds RMG, *L'Été 1914 Lettres et coupures de presse*, vol. LX, f°115.

⁴⁶ Je remercie Monsieur Mitterand de m'avoir communiqué le texte de cet article. BATY-DELALANDE Hélène «L'art discret de polissage chez MARTIN DU GARD: réécritures romanesques de l'assassinat de Jaurès dans les avants-textes de L'Été 1914», *Genesis*, janvier 2006, pp. 1-2. L'auteur de cet article mentionne que peu de romans consacrés à l'avant-guerre mettent en scène l'assassinat de Jaurès de façon aussi précise: *il est éludé dans Les Hommes de bonne volonté*, brièvement mentionné à la fin des *Voyageurs de l'Impériale...* Dans *Le Pain du soldat* (1973), Poulaille évoque assez longuement la mort de Jaurès, mais indirectement: le héros apprend l'événement par la rumeur publique, et se mêle à la foule atterrée. Martin du Gard fait au contraire le choix d'une véritable scène, puisque Jaurès meurt sous le regard de son héros, Jacques Thibault, témoin direct de l'assassinat.

⁴⁷ Cité par René Lalou: *Histoire de la littérature française contemporaine*, Paris, Ed. Crès, 1922, p. 329.

⁴⁸ MITTERAND Henri, *L'illusion réaliste de Balzac à Aragon*, Paris, PUF, 1994, p. 5.

⁴⁹ BATY-DELALANDE Hélène, «L'art discret de polissage chez Martin du Gard: réécritures romanesques de l'assassinat de Jaurès dans les avants-textes de *L'Été 1914*», *Genesis*, janvier 2006, p. 9.

⁵⁰ Voir aussi, vol. LVI (ff°324), vol. LVII (ff°405-406) et vol. LIX (ff°46-47).

⁵¹ GARGUILO René, *La Genèse des Thibault de Roger Martin du Gard*, Paris, Klincksieck 1974, p. 689.

⁵² MITTERAND Henri, *Zola*, t. III, Paris, Fayard, 2002, p. 307.

⁵³ Id., *Discours du roman*, *op. cit.*, pp. 189, 194, 197.

⁵⁴ DARMON Pierre, *Vivre à Paris pendant la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 2002, p. 7. A cette époque, les premières affiches de mobilisation écrites à la main sont collées sur les murs.

⁵⁵ Anonyme, *l'Ame de Paris. Tableaux de la guerre de 1914*, Paris, 1915, 3^e édition, p. 34sq, Cité par DARMON Pierre, *op. cit.*, p. 7. Voir aussi *Le Figaro* du 2 août 1914.

⁵⁶ DAIX Pierre, *Réflexions sur la méthode de R.M.G.*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1957, p. 68.